



**HAL**  
open science

# À LA RECHERCHE D'UNE CONFRATERNITÉ: LA LITTÉRATURE D'OC ET LA LITTÉRATURE D'OÏL AU XVIIème SIÈCLE

Emmanuel Desiles

► **To cite this version:**

Emmanuel Desiles. À LA RECHERCHE D'UNE CONFRATERNITÉ: LA LITTÉRATURE D'OC ET LA LITTÉRATURE D'OÏL AU XVIIème SIÈCLE. Revue d'études d'oc, La France latine, 2018. hal-02010411

**HAL Id: hal-02010411**

**<https://hal.science/hal-02010411>**

Submitted on 7 Feb 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# À LA RECHERCHE D'UNE CONFRATERNITÉ : LA LITTÉRATURE D'OC ET LA LITTÉRATURE D'OÏL AU XVII<sup>ème</sup> SIÈCLE

Ne nions pas, d'emblée, la part de paradoxe que la recherche de fraternité entre deux langues devenues ennemies au cours du temps recèle. Et le XVII<sup>ème</sup> siècle - pas plus que son prédécesseur - ne cherche à enrayer le processus de suprématie de la langue d'oïl sur la langue d'oc. Dès les premières années de son règne, Louis XIII confirme et épaula ce mouvement : en 1620, quand il s'agit de statuer sur la langue usitée au Parlement de Navarre, le jeune monarque pourtant fils de Gascon est tout à fait clair : *Voulons en outre et ordonnons que les ordonnances, arrêts et procédures de notre dite cour de parlement soient faits et expédiés en langage français*. Est-il utile de préciser que, plus tard, la poigne de Richelieu et, encore plus tard, celle du Roi Soleil, ne feront que parachever ces efforts de prépondérance du français ?

Pourtant, malgré cette division partielle qui tend, chaque jour un peu plus, à scinder le pays en deux univers linguistiques dont l'un est censé prendre le pas sur l'autre, l'appartenance à un même territoire et un même ensemble culturel se fait sentir. On peut raisonnablement penser que la victoire d'un idiome dans une lutte plurilinguistique n'a pas empêché les phénomènes d'acculturation réciproque. On pourra alors raisonnablement penser que le phénomène littéraire lui-même en est témoin.

## DIVERS POINTS DE CONTACT

Séparer écrivains d'oc et écrivains d'oïl serait inexact d'abord au regard de l'Histoire. Les artistes des deux langues ne s'ignorent pas ; et comment le pourraient-ils quand ils partagent bien des choses ? - Des protecteurs déjà : Henri de Montmorency est le mécène de Théophile de Viau, mais également celui de Pierre Goudelin et Daniel Le Sage. De même, Adrien de Monluc, ou si l'on préfère le comte de Cramail, fêru de Lettres, auteur lui-même de plusieurs ouvrages en français tels que *Les Jeux de l'inconnu*, est davantage bienveillant envers François Cortète qu'envers Charles Sorel.

Le plus souvent, les artistes n'ont nul besoin de mécène pour se rencontrer, échanger des propos, voire se lier d'amitié. Le bénédictin Bernard Grimaud, écrivain de langue d'oc, connaît Scarron. Le gentilhomme provençal Pierre de Chastuelh Galaup (1643-1727), lui, est l'ami de Du Périer ; ce dernier, d'ailleurs, l'exhortera à composer une *Ode à la Hollande* dans laquelle il veut prouver que la langue provençale est propre à chanter les sujets les plus sublimes. Plus intégré encore au milieu littéraire français et plus particulièrement parisien, Monseigneur Godeau, évêque de Grasse, est d'abord l'élève de Guez de Balzac, puis l'intime de Conrart et de Vaugelas. Il ne nous reste aucun de ses sermons provençaux qui firent une vive impression sur les contemporains. Ainsi que l'écrit Charles Camproux, *peut-être un jour les secrets de quelques archives nous livreront-ils ces sermons en provençal* ; alors, en attendant Godeau...

À l'aide de ces quelques éléments seulement nous saurions que les écrivains d'oïl ne pouvaient ignorer la production littéraire de l'idiome du Midi. Ils ne l'ignoraient pas et même participaient quelquefois à son sort. Qui recueille et édite les œuvres de Pierre Goudelin ? - Baro, le propre secrétaire d'Honoré d'Urfé. Faut-il s'essayer dans l'autre langue ? Les écrivains de la partie septentrionale de la France s'y essaient. Guillaume Du Vair est l'auteur d'une *granda*, brève pièce poétique inspirée des troubadours. Du Périer, encore, compose deux sonnets en provençal. Du Bartas, avant que commence le Grand Siècle, a laissé

un poème trilingue pour célébrer l'entrée de Marguerite de Valois à Nérac : une composition latine, une composition française, et une composition gasconne dont voici un extrait :

*Creich, ô petit Nerac! Nerac, creich tas barralhes,  
Leue tas tous au cèu : cinte de tas muralhes  
Tout so que de plus bet cintec iamés lou moun.  
Clare halbe deu jour, bèt escoune de grassie,  
Huch léu, huch, bé mucha sur l'aute moun ta fassie :  
Assiu raye un lugran plus lusen que lou toun.*

*O merle! ô roussignol! ô meillengue! ô leuneiche!  
Courès dou bèt casau que la Baïse engreiche,  
Saludats d'un dous cant la plus bere deu moun.  
O parc, cargue de fruts tous arbres plus saubatjes!  
Per arcouilhî ta daune acate tous ramatges :  
Parc nou se bic iamés tant d'aunou que lou toun.*

*Tu siés la ben bengude, Estele qui goubernes  
Nostre macau batut d'auratge é de subernes,  
Et d'un espia courtès desencrumes lou moun.  
Esperit angelic, la bère de las bères,  
Moun cot de cent hiuers, é de cent primaueres,  
Nou pousque este pelat d'aute jun que deu toun.*

(Grandis, ô petit Nérac! Nérac, élargis tes barrières ; lève tes tours au ciel, car tu enveloppes de tes murailles tout ce que jamais le monde a renfermé de plus beau. Aube claire du jour, va-t'en, de grâce, et te dérobe. Fuis vite ; fuis! Va, sur l'autre hémisphère, montrer ta face. Ici brille un rayon plus éclatant que le tien.)

(O merle, ô rossignol, ô mésange, ô linotte, chantres du beau jardin que féconde la Baïse, saluez d'un doux chant la plus belle du monde! O parc, charge de fruits tes arbres les plus sauvages ; incline tes rameaux pour accueillir ta dame. Parc, jamais on ne vit honneur comparable au tien.)

(Sois la bienvenue, étoile qui gouvernes notre *destin* battu de l'orage, de la marée, et qui dissipes, d'un regard courtois, les ténèbres du monde! Esprit angélique, belle des belles, puisse, durant cent hivers et cent printemps mon cou ne pas porter les marques d'un autre joug que le tien.)

Traduction André Berry

Quand il s'agit d'imiter la langue employée dans le Midi de la France, Molière qui, de 1653 à 1658, a eu l'occasion de connaître les principaux centres urbains du Midi, offre par exemple les deux scènes très typées de *Monsieur de Pourceaugnac*.

Inversement, les influences de la langue d'oïl ont des concrétisations très précises dans la production d'oc, concrétisations qui vont de la simple traduction d'un texte français, à son imitation, ou même sa parodie. Michel Ribes traduit dans son idiome les tragédies religieuses de Corneille et de Racine. Les deux auteurs gascons, Bertran Larade et Jacob de Gassion (1578-1635), eux, prennent à tâche d'imiter la littérature française qui était à la mode au XVIème siècle. Enfin, le languedocien J. Daubian Delisle, de Castres, offre au public un *Misanthrope travesti*, adaptation des plus libres et des plus parodiques de la pièce de Molière en langue d'oc.

## DES SIMILITUDES LITTERAIRES

De façon explicite, nous l'avons vu, la littérature d'oïl et celle d'oc communiquent, et des relais de l'une à l'autre sont agencés ; mais qu'en est-il de façon implicite ? L'air du temps, mettant au goût du jour des modes littéraires nouvelles, a-t-il joué son rôle ? - Certainement, mais ne soyons pas dupes : c'est la littérature d'oïl qui est la grande novatrice au XVIIème siècle, et s'il y a confraternité entre production du Midi et du Nord, nous la devons davantage à la prédominance d'un modèle français prestigieux.

En quoi consiste cette confraternité ? - Dans l'élaboration de textes inclus dans des genres communs. Par exemple, on note, dans les deux domaines culturels, une production littéraire en rapport avec des événements précis. Durant la Fronde, il y eut des mazarinades en français, bien sûr, mais il y en eut également en langue d'oc et plus particulièrement à Bordeaux. Les similitudes peuvent se faire plus précises encore : la réalisation du Canal du Midi suscite la dédicace de Denis Veiras à Riquet en exergue de son *Histoire des sévarambes*, un auteur provençalisan anonyme écrit, lui, l'*Acoumplissomen del Canal ou las Nossos de l'Ocean è de le Mediterraneo, faitos à Castelnaudary le 19 mai 1684* (L'Accomplissement du Canal ou les noces de l'Océan et de la Méditerranée, faites à Castelnaudary le 19 mai 1684).

D'une manière générale, les sources d'inspiration des écrivains d'oïl et des écrivains d'oc sont sensiblement les mêmes, et l'Antiquité tient une grande place parmi celles-ci.

Si Bernard Grimaud adapte, en 1644, la *Batrachomyomachie* du pseudo-Homère et en tire son *Granolratomachia*, la grande majorité des artistes d'oc, comme bon nombre de leurs contemporains d'oïl, se tourne vers Virgile. Similitude frappante : Jean de Valès, de Montech, près de Montauban, publie son *Virgili travestit* en même temps que celui de Scarron. En 1652, de Bergoing propose un *Vergili abilhat à la burlesca* qui est plus une traduction qu'une réelle création dans le genre burlesque ; en 1686, Jean-Louis Guitard fait lui aussi sa traduction de l'*Enéide* ; Guillaume Delprat propose une traduction des *Bucoliques*, publiée à Agen, sous le titre *Las Bucolicos de Birgilo*.

L'imitation des Anciens ne se borne pas, bien entendu, au seul Virgile. René Pintard a mis en lumière l'héritage culturel envers lequel le libertinage érudit du début du siècle était redevable - la littérature d'oc connaît la même dette. Du Gay et Roudil s'inspirent d'Horace ; Baron imite Ausone ; Gémarrenc, avocat au Parlement de Toulouse, traduit Martial et Jean de Valès met en vers gascons les satires de Perse.

À côté de cette inspiration toute païenne, oc et oïl proposent toutes deux une littérature d'inspiration chrétienne. Dans le domaine de l'hagiographie, l'un des textes les plus remarquables est *Le dret cami del cèl* (Le droit chemin du ciel) de Bernard Grimaud, qui narre, en 12000 vers, la vie de saint Benoît. Mais c'est le domaine de la traduction et de l'*Imitation* qui bénéficie le plus de la faconde des artistes. On pense, bien sûr, à l'*Imitation de Jésus-Christ* de Pierre Corneille ; il faut également penser à l'Auvergnat Joseph Pastourel (mort en 1676) et à son frère Gabriel qui ont écrit une paraphrase du troisième livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. La langue d'oc présente, elle aussi, bon nombre de traductions des psaumes : Jean de Valès publie en 1652 à Montauban *Lous set psaumes penitencials de David* et les frères Laborieux, de leur côté, font paraître une *Paraphrase des sept psaumes de la Pénitence*.

En matière religieuse, le domaine juif n'est pas oublié. On se souvient du goût de certains écrivains français, au début du XVIIème siècle, tel que Jacques Gaffarel par exemple, pour la culture hébraïque. Il convient de signaler, à ce propos, l'existence en langue d'oc d'un théâtre religieux juif, notamment celui du rabbin Mardochee Astruc, de l'Isle, qui publie à la fin du siècle une *Tragédie de la Reine Esther*.

En marge de ces grands genres employés autant dans le domaine français que dans le domaine provençal, et la volonté d'emprunter les mêmes voies littéraires, certains soucis artistiques sont eux-mêmes similaires. Le goût du réalisme, par exemple, qui se manifeste en langue d'oïl à l'aide notamment du roman comique et du roman satirique, a des échos dans la littérature d'oc. C'est ce même souci de retranscription du réel dans son intégralité qui guide Jean Michel, de Nîmes, Reynier, de Briançon, Pierre Cléric qui s'attache à décrire les rues nauséabondes de Béziers dans son placet *Aux pouliciens*, ou encore Millet qui publie en 1665 *La Bourgeoisie de Grenoble*.

#### UN EXEMPLE PARTICULIER : LES CHANSONS DE CLAUDE BRUEYS ET LE LIBERTINAGE D'OÏL

Pour couper court avec l'aspect inévitablement compilateur des similitudes repérables entre littérature d'oc et littérature d'oïl, un bon exemple de cette confraternité culturelle des deux langues et de leur influence réciproque, est l'étude plus détaillée des chansons de Claude Brueys et leur ressemblance avec le discours libertin du début du siècle en langue française.

À la fin de son recueil paru en 1628, *Lou Jardin deys Musos provençalos*, l'auteur aixois propose quelques 66 chansons provençales dont le sujet principal est l'amour. Le temps y était propice : deux ans avant la parution du *Jardin deys Musos provençalos*, Angot de l'Eperonnière remarquait déjà dans ses *Exercices de ce Temps* :

*Que la mode est d'apprendre en l'Amour les mystères,  
Et sur parchemin vierge escrire caractères.*

Et justement, au lieu d'en faire l'apologie, les zélateurs de la libre pensée se sont davantage consacrés à peindre les tourments de l'amour, sans négliger les images que leur faconde leur fournissait. Pour Théophile, qu'est-ce que l'amour ?

*C'est un fiévreux tourment, qui, travaillant notre âme,  
Luy donne des accez et de glace et de flame,  
S'attache à nos esprits comme la fièvre au corps,  
Jusqu'à ce que l'humeur en soit toute dehors.*

Pour Brueys ? - Même opinion quoique exprimée différemment : s'il reprend souvent les mêmes vocables, l'auteur aixois ne manque pas de verve. De l'expression la plus adoucie d'un amour *qui me va troublan* (qui me trouble), en passant par l'épithète *amar* (amer), en passant à l'image d'un amoureux qui ne connaît que le verbe *patir* (souffrir), on aboutit aux excès de *tourturo* (torture), de *doulour* (douleur), de *fuec* (feu) et surtout des termes très fréquemment associés de *penno et tourment* (peine et tourment). Que Brueys ait envie de décrire, parallèlement, l'aspect plus particulièrement psychologique d'une telle souffrance, il ne s'en prive pas, à l'exemple de la chanson 38 :

*Ressenti vno quinto majour  
Roudelar dins ma testo  
Senso repaux viui tousiour  
Et non senso tempesto.*

(Je ressens une fièvre intense  
tourner dans ma tête ;  
sans repos je vis continuellement  
et non pas sans tourments.)

Brueys et les libertins sont d'accord pour intégrer l'amour au nombre des maladies. Sorel le fait de façon métaphorique, évoque *la fiebvre d'amour*, Théophile, moins conventionnel, se plaît davantage à en décrire les symptômes et mettre en garde tout

amoureux : *voyez que desjà vous commencez à vous en treuver mal*, dit-il, *la melancholie vous saisit, les souûpirs vous eschappent, vous ne mangez plus qu'avec degoust, vous n'avez plus un sommeil qu'interrompu, ny des songes qu'avec des vapeurs mal digerées, qui ne vous representent que precipices et que visions d'espouventements*. Brueys, moins prolix en la matière, se contente d'affirmer que l'amour est un *mau* (mal), l'amoureux un *malau* (malade) et, par voie de conséquence, qu'il importe avant tout de *garir* (guérir) ou, du moins, de *cercar lou remedi* (chercher le remède).

Première cause de désespoir, en effet : la crise qui oppose d'un côté un amant qui quémande de plus en plus de faveurs, et de l'autre une maîtresse de moins en moins résolue à en prodiguer. Quand bien même celle-ci s'est décidé à accorder quelques mignards plaisirs, l'amoureux ne peut s'en contenter. Saint-Pavin s'explique avec clarté à sa dame :

*Je ne suis pas d'humeur facile à contenter,  
Vous avez fait beaucoup, je prétens davantage,  
Ce que vous réservez est plus à mon usage,  
Mon bonheur en dépend et je veux l'emporter.*

Plus sournois - mais dont le dessein est équivalent - est l'amoureux de la *Canson en dialogve* (chanson 8). Sa bien-aimée l'a compris et sait qu'elle observera par la suite une escalade des faveurs demandées. Pourquoi, dès la première requête de son soupirant, veut-elle *recercar vn delay* ? (rechercher un délai)

*Es qu'ay pou si me dispensi  
Que voudrés quauquarren may*, répond-elle à son amant.  
(c'est que j'ai peur, si je m'en dispense,  
Que vous voudrez quelque chose de plus).

Que la dame ait de la fermeté, soit ! Saint-Pavin le remarquait déjà :

*Jamais des amoureux caprices  
Son esprit ne fut agité,  
Les soins, les respects, les services,  
N'ébranlent point sa fermeté,*

mais qu'elle s'entête en une longue et injustifiée obstination à ne point répondre aux désirs de l'amant, Brueys ne peut l'accepter. La revanche du soupirant est verbale et la belle se voit taxée d'*obstinado* (obstinée), de *rebello* (rebelle), de *rebetenquo* (revêche), d'*ingratto* (ingrate) ou de *crudello* (cruelle).

Autre obstacle à l'amour : la vieillesse. Et se dresse alors le spectre de l'impuissance. Les textes de Brueys ainsi que les textes satiriques et libertins sont de la même verve et du même goût en la matière ; mais outre la forme, l'idée (libertine, bien sûr) est aussi la même : une femme n'est communément ni une Suzanne ni une Madeleine, elle ressent le plus vif plaisir lors du coït, et le plus vif déplaisir quand celui-ci est gâché par l'impuissance de son partenaire. Saint-Pavin le sait par expérience :

*Après deux ou trois mois d'absence  
Le v... plus mol que du coton,  
Je fus hier où Jeanneton  
M'attendoit avec impatience.*

*Là, pour forcer mon impuissance,  
Tout d'abord je lui pris le c...,  
Et sans faire plus de façon  
Je la f... comme je pense.*

*Jeanneton pour recommencer  
Sollicitoit mon v... d'arcer  
Mais trompant son attente vaine,*

*De dépit de le voir rendu,  
Me dit, vrayment c'est bien la peine  
De vous avoir tant attendu.*

La dame de la chanson 44 a le droit aussi de se plaindre de son mari : *sa plumo es plegado* (sa plume est pliée), de même que celle de la chanson 43 qui a un conjoint plein *d'incapacitat* (d'incapacité), ou encore celle de la chanson 56 qui lance à un vieux soupirant : *siés feble contro vn pioucelagi* (tu es faible contre un pucelage).

La contestation libertine, qu'elle soit de Brueys ou des auteurs d'oïl, atteint un summum de hardiesse quand elle accuse le principe de l'honneur d'être l'obstacle le plus haut à l'amour. Sorel parle de *l'honneur, ce cruel Tyran de nos désirs*, Théophile évoque *la honte et le devoir, et ce fascheux honneur, / Ennemys conjurez de tout nostre bonheur*. La chanson d'amour 21 s'aligne avec netteté sur de telles affirmations :

*L'Honneur fon inuentado  
Per troublar noüostre ben,  
Touto fremo auisado  
N'a iamais cresut ren.  
Maugra sie fach l'honneur  
Que de nuech et de iour  
Conuertis noüostre rire' en douleur  
Quasi tousiour .*

(l'honneur fut inventé  
pour troubler notre bien,  
toute femme avisée  
n'y a jamais cru.  
malgré tout, s'est établi l'honneur  
qui, nuit et jour,  
convertit notre rire en douleur,  
presque toujours.)

Et d'ailleurs, pourquoi se refuser à l'amour ? Pour Saint-Pavin, le péché est plutôt de ne point respecter la nature et de la frustrer de ce désir légitime qu'elle a suscité. Aussi s'empresse-t-il d'éduquer sur ce point la jeune Iris qui ne s'est pas encore servi de son *Trésor caché* :

*Ce vous est un grand avantage,  
Qu'à ce bien l'on n'ait point touché ;  
Mais ne le pas mettre en usage,  
Croïez-moy, c'est un grand péché.*

*La nature qui vous le donne  
Veut qu'on s'en serve, amour l'ordonne,  
Il faut leur obéir enfin .*

Ce sacro-saint respect de l'amour, inclus dans le respect de la nature, est omniprésent chez Brueys, que ce soit à l'aide d'images évocatrices comme celle d'un amant *affamat* (affamé), ou encore celle d'*Vno bello fremo timido* (une belle femme timide) qui n'*és ren qu'vn aubre senso fruc* (n'est rien qu'un arbre sans fruit), ou à l'aide de formulations plus brutales. Les maquerelles justifient leur fonction :

*N'autres fasen que naturo,  
Recebe sa nourrituro,*  
(Nous autres, nous faisons de telle sorte que nature  
reçoive sa nourriture)  
les femmes, elles,  
*Contenton naturo,  
D'vno plumo duro,*  
(contentent nature  
avec une plume dure).

On voit ainsi, de loin en loin, comment en oc comme en oïl on bâtit un *carpe diem* amoureux et sexuel. Alors que des Barreaux écrit :

*Prenons tous les plaisirs que permet la Nature,  
Pendant que nous voyons la lumière du jour,*

Brueys précise de quels plaisirs il s'agit, et par la voix des maquerelles exhorte la gent féminine :

*Dameisellos ben appressos,  
Tant Chambrieros, que Mestressos  
Gittas vous au passatens,  
Pueis qu'aués lesir de soubro,  
Vesen que iamays lou tens  
Qu'és perdu, non si recoubro.*  
(Demoiselles bien avisées,  
Tant chambrières que maîtresses de maison,  
Abandonnez-vous aux plaisirs de l'amour,  
Puisque vous en avez le loisir de reste ;  
Nous voyons que jamais le temps  
Perdu ne se retrouve).

C'est ainsi que, communément, dans le Nord avec les libertins, dans le Sud avec Brueys, on envisage les relations amoureuses - ultime similitude entre la littérature d'oc et la littérature d'oïl que nous proposerons, en espérant qu'elle puisse confirmer qu'il y eut bien, au XVIIème siècle, entre elles, une réelle confraternité.

**Emmanuel DESILES**  
**Aix-Marseille Université**